

La semaine artistique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Enfin ! que lào fe cé gapion, quand l'uront tre la pé, porquiet vo z'astiquâ-vo dinse ein-tre dou camarado ?

— Eh bin ! lào repond ion dâi gaillâ, ne no s'ein tsecagni avoué mon camarado, pace que li preindai qu'Adam, don lo premi hommo, n'avâi jamé zu dâi z'agaçons pé lè zartlets, paccque deïn cé teïmps on ne savâi onco pas ceïn que l'étâi lè solâ et lè chôques, et mié sottigno què oi ! Ora, vouaïquie tot !

La traversée du Simplon au XVII^e siècle.

Un anglais, John Evelyn, qui revenait d'Italie, par Milan et le Simplon, au milieu du XVII^e siècle — le tourisme ne date pas d'hier, comme on le voit — a laissé de très curieuses notes de voyage. Le *Journal de Genève* a publié une intéressante traduction de ces notes ; nous en extrayons ce qui suit :

Le lendemain, nous recommençâmes à monter au milieu de rochers étranges, horribles et épouvantables ; régions où les sapins croissent en abondance, et habités uniquement par des loups, des ours ou des chèvres sauvages. Nulle part nous ne pouvions voir plus loin devant nous qu'à une portée de pistolet, l'horizon étant fermé par des rochers et des montagnes, dont les sommets couverts de neige semblaient toucher le ciel, et en nombre d'endroits perçaient les nuages. Ici et là, entre leurs fissures, se précipitent des cascades de neige fondu et d'autres eaux qui font un grondement terrible, répercuté par les rocs et les cavités. Par endroits, ces eaux, se brisant dans leur chute, nous mouillent comme si nous eussions passé au travers d'un brouillard, de telle sorte que nous ne pouvions ni nous voir l'un l'autre, ni nous entendre, mais, confiants dans nos honnêtes mules, nous suivions au pas notre chemin.

Par endroits, des ponts étroits, faits simplement en abattant d'énormes sapins qu'on couche en travers d'une montagne à une autre, par dessus des cascades d'une profondeur stupéfiante. Ces ponts sont très dangereux, ainsi que les passages en corniches, pratiqués en taillant la paroi des rochers. En certains endroits, nous passons entre des montagnes qui ont été brisées et sont tombées l'une sur l'autre, ce qui est très terrible, et l'on a besoin d'un pied sûr et d'une tête solide pour faire l'ascension de quelques-uns de ces précipices ; en outre, ce sont des repaires d'ours et de loups qui ont quelquefois attaqué les voyageurs.

En ces lieux habite une sorte de braves gens qui ont des gorges monstrueuses, des excroissances de chair qui se développent sous leurs cous. J'ai vu de ces gens qui avaient de ces excroissances aussi grosses qu'un sac d'argent de cent livres (sterling ?) pendant sous leurs mentons, surtout parmi les femmes, et cela tellement lourd que, pour se soulager, beaucoup de gens portent un linge autour de la tête qui descend sous leur menton pour soutenir leur goître.

Leur habitude de boire tellement d'eau de neige est considérée comme la cause de leur goître. Les hommes, buvant plus de vin, ne sont pas aussi scrofuleux que les femmes. La vérité, c'est que ces gens sont une race particulière et beaucoup de grands buveurs d'eau ici n'ont pas ces tumeurs prodigieuses. Cela vient, comme nous disions, du sang, et c'est un vice de la race.

Cette peau de leur visage étirée en bas les rend si laids, si décharnés et défigurés, que rien ne saurait être plus effroyable. Ajoutez à cela un étrange costume boursoufflé, des fourrures, et leur langage barbare, mélange corrompu de haut-allemand, de français et d'italien. Ce sont des gens de haute stature, extrêmement farouches et rudes, mais honnêtes et dignes de confiance.

Ce soir, en passant par des hauteurs presque inaccessibles, nous arrivâmes en vue du mont Sempronius, aujourd'hui mont Semplon, qui porte à son sommet quelques huttes et une chapelle.

Comme nous nous en approchions, le chien du capitaine Wray se mit à chasser un troupeau de chèvres au bas des rochers dans une rivière formée par la fonte des neiges.

Arrivés dans notre gîte froid, quoiqu'il y eût un poêle dans chaque chambre de la maison, nous

trouvons un souper de fromage et de lait, avec un vin détestable. Nous nous mîmes au lit dans des armoires si élevées au-dessus du sol qu'il fallait y monter au moyen d'une échelle. Nous étions couverts de plumes, c'est-à-dire nous étions entre deux couvertures remplies de plumes, et pas plus grandes qu'il ne fallait pour nous tenir au chaud.

Le plafond de la chambre est étrangement bas pour des gens de haute stature. La maison était à ce moment, en septembre, à moitié couverte de neige.

Le lendemain matin, comme nous faisons nos préparatifs pour quitter à la hâte ces lieux inconfortables, arrive un gigantesque jeune homme réclamant de l'argent pour une chèvre qu'il affirmait que le chien du capitaine Wray avait tuée. En discutant cette affaire, et impatientés de rester là au froid, nous donnâmes de l'éperon à nos mules, et essayâmes de partir, mais une multitude de gens s'étaient attroupés autour de nous ; c'était dimanche matin et on attendait le prêtre pour dire la messe ; ils arrêtaient nos mules, nous forcèrent à descendre et, nous désarmant de nos carabines, nous menèrent dans une des chambres de notre logis et y mirent une garde. Ainsi nous restâmes prisonniers jusqu'à ce que la messe fût finie.

Alors arrivèrent une dizaine de Suisses rébarbatifs qui, s'attribuant les fonctions de magistrats, s'assirent sur la table et nous condamnèrent à payer une pistole pour la chèvre et dix de plus pour avoir essayé de partir, nous menaçant, si nous ne payions pas immédiatement, de nous jeter en prison et de nous y garder jusqu'à un jour de justice publique où nous aurions risqué d'avoir nos têtes tranchées.

On nous dit plus tard que chez ces rudes peuples une très petite offense reçoit souvent cette condamnation. Quand même ces procédés nous paraissent extrêmement injustes, nous jugeâmes plus prudent de nous tirer des mains de ces gens ; par conséquent nous payâmes humblement la somme demandée et, avec des visages courroucés, on nous rendit nos mules et nos armes.

Le chemin qui nous restait à parcourir était, à ce qu'on nous disait, couvert de neige depuis la création ; pas un homme ne se souvient de l'avoir vu sans neige et, à cause des fréquentes chutes de neige, la trace du chemin est continuellement recouverte.

Nous passons près de plusieurs mâts élevés, plantés pour guider les voyageurs, ces mâts étant placés de telle sorte que la vue s'étend de l'un à l'autre, comme c'est le cas de nos fanaux. En quelques endroits, où il y a une fente entre deux montagnes, la neige la rempli, et, tandis que la neige au-dessous se fond, elle laisse au-dessus une arche, pour ainsi dire, de neige gelée, tellement durcie qu'elle porte le plus grand poids imaginable, car, comme il neige souvent, il gèle perpétuellement, ce que j'éprouvai, en effet, à tel point que le froid m'arracha jusqu'à la peau du visage.

Comme nous commençons à descendre un peu, le cheval du capitaine Wray, qui portait tout notre bagage, plongea dans un tas de neige fondante au bord de la route et glissa dans un affreux précipice, ce qui enflamma tellement le colérique cavalier, son maître, qu'il allait tirer deux balles dans la pauvre bête, de crainte que notre guide n'allât la sortir de là pour s'enfuir avec sa charge ; mais au moment où il soulevait sa carabine, nous poussâmes un tel cri et bombardâmes le cheval de tant de boules de neige que, rassemblant toutes ses forces, il plongea de nouveau à travers la neige et tomba d'une ravine dans une autre profondeur, près d'un chemin où nous devons passer. Il s'écoula beaucoup de temps avant que nous puissions l'atteindre, mais à la fin nous y arrivâmes, le déchargémes de son fardeau, le tirâmes de la neige, où il aurait certainement été gelé, si nous ne l'avions pas empêché, avant la nuit. Nous jugeâmes qu'il avait fait une glissade et une chute sur un espace d'environ deux milles, mais sans avoir d'autre mal qu'un engourdissement temporaire des membres. Après avoir été vigoureusement frotté et frictionné, il accomplit le reste du voyage pas trop mal.

Aux approches de la nuit, nous arrivâmes dans un chemin plus large, à travers de vastes forêts de sapins qui revêtent la région moyenne de ces rocs. Là, on brûlait quelques-uns de ces arbres pour faire de la poix et de la résine.

Nous passons près de plusieurs cascades de neige fondu qui se sont creusé des lits de profon-

deur formidable dans les crevasses des montagnes et qui grondaient tellement qu'on pouvait les entendre à plus de sept milles. C'est de ces sources que tirent leur origine le Rhône et le Rhin, qui passent à travers toute la France et l'Allemagne.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — On se divertit beaucoup, à Lausanne, et de la bonne manière. Si les distractions augmentent, on peut se féliciter de leur voir revêtir un caractère de plus en plus artistique. Preuve en soit le programme de la semaine qui commence, dans lequel nous voyons, entr'autres :

DIMANCHE. — **Théâtre**, à 2 h. *Les deux Orphelines* et *Le Docteur Jojo* (dernière matinée de la saison). — A 8 h., *Francillon* et *Les Dominos roses*. — **Kursaal**, à 2 h. et à 8 1/2 h. *En voiture pour Lausanne*, revue locale à grand succès (dernière matinée).

LUNDI. **Kursaal**. — A 8 1/2 h. *Dernière soirée de gala*, attractions nouvelles.

MARDI. **Théâtre**. — A 8 h., *La Nuit des Quatre temps*, le drame national de M. René Morax, sera représenté par la société artistique *La Muse*. Décors spéciaux. — **Kursaal**, à 8 1/2 h., dernière représentation de *En voiture pour Lausanne*.

MERCREDI. **Théâtre**. — Deuxième représentation de *La Nuit des Quatre Temps*.

Boutades.

— Eh bien, Popol, as-tu obtenu une meilleure place que la semaine dernière, à ton école ?

— Oh ! oui, grand-papa, maintenant je suis tout à côté du fourneau.

M. B., vieux célibataire, croit se consoler de son triste isolement en disant des femmes le plus de mal possible.

— Elles sont toutes plus sottes les unes que les autres, dit-il. Je n'en ai trouvé qu'une qui eût un peu de bon sens et d'esprit.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

— C'est elle qui n'a pas voulu de moi.

Jeudi dernier, sur la place St-François, tandis qu'il neigeait si fort, un brave homme contemplait avec admiration une vieille dame, suivie d'un toutou. Pour que le chien ne refroidit pas ses petites pattes au contact de la neige, sa maîtresse venait de le prendre dans ses bras.

— « Voilà ce qu'il m'aurait fallu », s'écrie le brave homme, avec un soupir, « une femme qui soit aux petits soins pour moi ! »

Pendant le repos du dimanche, Le paysan va voir son champ...

C'est ce que faisait, il y a quelque temps, un de nos campagnards, accompagné de « sa moitié ». Tous deux avaient passé la soixantaine ; ils allaient, courbés par les ans et par le travail !

— Holà, vcis-tu, Fanchette, quand l'un de nous deux sera mort, je crois bien que je louerai ce champ-là afin de pouvoir me reposer.

— Ce bon M. T... est vraiment un homme de beaucoup de cœur ; l'autre jour encore, il me disait : « Ah ! mon cher, si je le pouvais, je donnerais aux pauvres tout ce que j'ai. »

— Je le crois bien ; il n'a que des dettes.

A l'hôpital.

Deux médecins se rencontrent dans les corridors.

— Dites-moi, mon cher, vous savez, dans votre service un cas bien intéressant, ce pauvre T..., chambre 18. Il vous faut me permettre de l'étudier un peu.

— Très volontiers, mais, vous savez, je ne vous le donne pas, mon malade, je vous le prête seulement.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.